JOBIN.

Après l'attaque de Salbœuf qui nous procura trois mille cartouches, soixante-dix fusils et cent paires de souliers, nous nous renfonçâmes dans le bois de Chemillé. Par le chemin nouvellement battu, nos gars nous avaient devancés, l'abbé Picherit et moi; ils se hâtaient vers la clairière d'où s'échappait une fumée légère. Déjà, de loin, au travers des allées et venues de nos Vendéens, nous apercevions, sur un feu qu'activaient deux vieilles femmes, l'immense chaudron rempli de viande et les pains de douze livres entassés en piles sur le gazon. Un bruissement de feuilles nous fit tourner la tête et nous reconnûmes Jobin, de la Beltière, qui, un homme sur le dos, sautait du taillis dans la sente.

—Un camarade blessé qu'il ramène —murmurai-je.

—Non! non!—me dit le bon abbé dont le visage prit soudain une expression de tristesse inquiète.—C'est un prisonnier; Jobin l'a bâillonné, puis lui a lié les mains et les pieds. Allons vers eux....

Et, tout en revenant rapidement sur nos pas, l'abbé me soufflait très bas:

—Ce Jobin, au retour d'outre-Loire, a trouvé sa masure incendiée, sa jeune femme et son petit enfant égorgés par les bleus. Jobin est brutal: je crains qu'il ne prépare quelque farouche revanche.

Quand nous rejoignîmes Jobin, il avait jeté son prisonnier, en face de lui, sur le talus et, reprenant haleine, il chargeait lentement son mousquet.

L'abbé lui demanda:

—Que fais-tu là, Jobin? Les autres sont à manger, rejoins-les.

Découvrant ses dents blanches de loup, Jobin ricana sauvagement:

—J'ai bien le temps. Auparavant, je veux m'amuser un brin avec ce pataud-là.

Il montrait l'homme qui, échevelé, les vêtements en lambeaux, souillé de poudre et de poussière, les yeux injectés de sang, râlait sous le bâillon, se tordait dans les cordes qui lui coupaient la chair, lui sciaient les poignets et les chevilles. Jobin reprit dans une gaieté farouche:

—Je ne l'ai pas eu sans mal, allez! Il détalait comme un lièvre. Je l'ai visé au défaut du genou afin de l'avoir vivant. Il est tombé pâmé. Je l'ai ficelé et chargé sur mes épaules. Ici, je suis tranquille: on ne me le reprendra plus. Le voilà qui se tortille comme un ver: j'attends qu'il se ranime tout à fait pour lui faire des tourments.

L'abbé Picherit l'interrompit d'une voix cassée par l'émotion.

—Tu ne vas pas le tuer, Jobin?

—Non, pas tout de suite, monsieur l'abbé,—dit le gars en posant son fusil chargé contre un arbre.—Rien ne presse: je vas le faire souffrir avant....

L'abbé devint très pâle:

—Un homme désarmé, lié, bâillonné! Tu ne feras pas ça?

Jobin éclata de rire:

—Ah! ben, restez seulement: vous allez voir.

L'abbé se mit devant l'homme et cria violemment:

—Je ne veux pas!

Les yeux du gars s'assombrirent sous ses sourcils; son menton s'avança dans une provocation.

—Vous ne voulez pas! De quel droit? Ça n'est pas vous qui l'avez pris: c'est pas à vous. Monsieur Stofflet sait ce que j'ai souffert des bleus: les prisonniers que je fais, il me les donne! Ça ne vous regarde pas: ôtez-vous de là. Devant cette colère, l'abbé eut honte de sa colère. Il reprit doucement:

—Si je te demandais de me donner ce misérable, Jobin?

—Rendez-moi ma femme et mon petiot, vous l'aurez.

—Je ne te commande pas, Jobin; je te prie très humblement.

Les narines pincées, les dents serrées, Jobin répétait, implacable:

—Ne vous abaissez pas à me prier, monsieur l'abbé; ça ne sert à rien. J'ai mon droit de soldat, j'en userai. Plus vous me retarderez, plus l'autre s'en ressentira.

Le regard de Jobin bravait. Celui de l'abbé se mouillait de pitié désespérée. Puis, quelque atrocement pâle, dans une dignité soudaine, il se redressa et sa parole vibra d'une sorte d'exaltation.

—Soit!—fit-il,—dispose de cette vie. Homme, je t'ai supplié en homme. Maintenant, je te parle en prêtre. Si tu es chrétien, avant de tuer, mets-toi à genoux.

Jobin hésitait, défiant:

—Pourquoi faire?

—Mets-toi à genoux,—répéta l'abbé avec force.

Il prit le crucifix attaché à son chapelet, le présenta à Jobin:

—Sais-tu encore ton «Pater», Jobin?

—Me prenez-vous pour un païen, monsieur l'abbé? Certainement que je le sais.

—Si tu le sais, récite-le, joins les mains en regardant le crucifié.

Jobin joignit les mains et récita le «Pater». Quand il eut prononcé ces mots: «Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés»....

Le prêtre l'interrompit:

—Comprends-tu ces paroles-là, Jobin?

—Oui, je les comprends,— fit Jobin d'une voix sourde.

—Si tu les comprends, redis-les avec moi, tout bas, dans le fond de ton cœur, en baisant ce front déchiré d'épines et les cinq plaies béantes qui pleurent tout leur sang.

Jobin baisa les plaies offertes à ses lèvres, tandis que l'abbé, dans le crépuscule et dans le silence profond de la forêt, d'un accent d'angoisse et de pitié poignantes, redisait: «Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés!» Puis, ayant achevé, il s'écarta, découvrit le prisonnier et dit très simplement:

—Relève-toi, Jobin.... Maintenant torture et tue, si tu le peux.

Et Jobin, sans lever les yeux, presque aussi pâle que le prêtre, grommela:

—Je ne peux plus, monsieur l'abbé: l'envie m'en a passé.

LA TASSE DE THÉ

I

Malgré sa lassitude, malgré le léger ennui des mêmes conversations répétées à chaque gîte avec ses hôtes depuis le commencement des grandes manœuvres, le capitaine Davray, souriant, avec un geste sobre de sa main gantée de blanc, entre deux réponses à M. d'Audrelles, qui s'occupait d'élevage, expliquait à Mme d'Audrelles les opérations militaires exécutées à travers leur pays par le régiment de cavalerie, lorsque la porte du salon fut ouverte.

Une jeune fille entra.

De grands yeux bleus, une fraîcheur éclatante de fleur, une joie de vivre ingénue, jetèrent dans la pièce l'éblouissement d'un rayon de soleil.

—Ma fille Hélène, dit Mme d'Audrelles.

Lorsque le capitaine se fut assis de nouveau, la jeune fille s'était placée à contre-jour. Il ne distinguait plus d'elle qu'une silhouette estompée, aux contours flottants, un ébouriffement blond fermant, comme d'une auréole de vapeur, un ovale d'une douceur infinie. Mais il gardait, de la vision de tout-à-l'heure, un éblouissement. Autour de lui, tout avait changé. Le milieu, l'atmosphère n'étaient plus les mêmes. Un intérêt nouveau s'épandait sur la conversation. Il devint attentif à ses paroles; une obscure joie de se sentir écouté, entendu avec un plaisir simple et naïf, l'aida à des aperçus ingénieux, à des idées neuves.

Déjà, il savait, en cette vie errante de manœuvres, le facile effleurement de fugitives sympathies, le charme délicat des amitiés d'une heure, courts instants dans lesquels il ne monte à la surface que le meilleur de soi-même. Mais jamais l'impression n'avait été si vive et si profonde. Il se sentait, ainsi qu'après une aride traversée de désert, un moment arrêté dans une oasis pleine de fraîcheurs reposantes. Des émois lointains, insaisissables, se soulevaient du fond de lui-même comme de vieux chants d'enfance qu'on oublia; et les horizons moroses de sa vie semblaient, refoulés d'un coup, s'ouvrir sur des aurores jamais pressenties. Non-seulement le milieu immédiat était éclairé, transformé, mais le monde et la vie entière semblaient illuminés du resplendissement de cette beauté.

II

Au sortir du salon, Davray regagna sa chambre, encore ébloui.

La jeune fille, à son départ, lui était apparue plus merveilleuse encore, avec ses clairs yeux ingénus où, peut-être, naïvement, se laissait voir une joie enfantine d'être belle et d'avoir plu.

Il se rendait à peine compte de ce qu'il éprouvait. L'aimait-il donc? Véritablement, oui, il lui semblait qu'il l'aimait, qu'il l'avait toujours aimée. Puis, elle-même, avec quelle confiance candide ne lui livrait-elle pas son sourire? Il eut une vision rapide d'événements vraisemblables que poétisait, du hasard même de l'aventure, une pointe de romanesque.

Un désir de bonheur jaillit du fond de son être; son cœur s'emplissait d'un éveil frémissant de nid d'oiseau, et tandis que la radieuse image persistait devant son regard rêveur, abîmé dans une extase, ses lèvres s'ouvrirent imperceptiblement, et le nom d'Hélène coula comme un petit souffle.

Subitement Davray se redressa: un souvenir se détachait avec une netteté soudaine.

Son amie!

Le matin même, il avait reçu d'elle une lettre. Il l'avait quittée avec regret, comptait les jours qui le séparaient d'elle. Et ce fut un étonnement tout à-coup. En si peu de temps, elle lui était devenue lointaine déjà. Jolie, elle lui apparut quelconque; vénale, elle lui inspira pour la première fois un petit mépris. Il connut la bêtise et la vulgarité de cette fille dont, tout-à-l'heure encore, il tirait vanité. Elle incarnait, en présence de l'aube nouvelle qui, sur cette ombre, se levait plus radieuse encore, le passé ténébreux, sa vie stérile d'officier riche. Il s'en détourna avec une stupeur, une pitié de sa propre folie, de son ignorance des vrais bonheurs qu'il entrevoyait enfin.

Comme il ramenait sa pensée sur Hélène, pourtant, une légère inquiétude se glissa dans sa joie. N'était-il point raisonnable, avant qu'il se laissât emporter à son rêve, de se renseigner tout d'abord sur ses hôtes? En s'informant de leurs alliances, de leurs relations, il pourrait assurer, dès à présent, par la découverte d'amitiés communes, les voies qui le conduiraient au but. Un désir aussi se dissimulait sous ces pensées, d'entendre parler de la jeune fille et de voir, aux éloges mêmes qui lui seraient faits de sa grâce et de sa beauté, se raviver devant ses yeux la merveilleuse image.

Où s'adresser, cependant?

Davray sortit, au hasard, perplexe un peu, redoutant de livrer par des questions imprudentes le secret de son cœur.

La musique du régiment, sur la place de l'église, avait amassé le village. Des officiers se promenaient ou causaient par petits groupes. Il s'approcha de l'un d'eux, parla de la propriété où il se trouvait logé, jeta le nom de ses hôtes.

—D'Audrelles? s'écria un capitaine. Excellente famille. Très riche, du reste!

—Mais, reprit un autre, n'est-ce pas celui qui fait de l'élevage?.... J'ai connu son fils à Paris, chez les d'Armeuse.

—Chez les d'Armeuse! fit Davray. Si j'avais su, je leur en aurais parlé! Je les connais beaucoup, les d'Armeuse!

Un habitant du pays, qui se trouvait là, compléta les renseignements avec empressement, d'un air de profond respect pour la famille.

Davray n'écoutait plus déjà; il voyait, dès la rentrée des manœuvres, sa visite à l'hôtel des d'Armeuse: la conversation amenée sur les d'Audrelles, et Mme d'Armeuse, très serviable, ravie de s'occuper d'un mariage, s'ingéniant aussitôt à quelque invitation qui les rapprochât.

Un regret, cependant, lui demeurait, dont l'amertume fut alors accrue. N'avait-il pas, avant l'entrée de la jeune fille, refusé l'invitation à dîner de Mme d'Audrelles? Ah! s'il avait su, comme cela eût été charmant! Maintenant, c'était fini: il ne la reverrait plus avant son départ!

III

Il achevait ses réflexions. A l'angle de la petite place, des gens s'écartèrent. Il eut un pressentiment. Et, en effet, il vit s'avancer lentement M. et Mme d'Audrelles, avec leur fille. M. d'Audrelles, à son tour, reconnut l'officier. Et, comme s'il le cherchait, il vint à lui, vivement, d'un air affable:

—Monsieur, pria-t-il, nous avons dû nous résigner à ne point vous avoir à dîner; mais vous ne nous refuserez pas une tasse de thé, quand vous rentrerez.

Mme d'Audrelles, arrêtée à quelques pas, appuyait l'invitation d'un sourire.

Davray s'empressa de la venir saluer; il accepta avec joie, avec reconnaissance.

Hélène le remercia, de son doux sourire ravi, qu'il garda dans son cœur.

Un moment encore, Davray s'attarda sur la place, regardant, à la dérobée, se profiler la radieuse silhouette de la jeune fille; son bonheur de la revoir, de songer que, le soir, il serait près d'elle et lui parlerait, était sans bornes.

En même temps qu'il se plaisait à découvrir, en cette imprévue rencontre et dans cette invitation, quelque chose de providentiel, il imaginait que c'était Hélène qui avait suggéré à sa mère l'idée de cette tasse de thé. Elle avait donc deviné? Il eût pleuré de tendresse!

Et tous ses sentiments se mêlaient de la sensation charmeresse de l'été déclinant; dans l'air, chaud encore, de légers frissons évoquaient déjà proches les blottissements frileux en des nids tièdes, le rapprochement des mains et des pensées, tandis que tournoient, sur les ciels gris, les pâles ors des feuilles.

Sa vie était décidée; son cœur était fixé là, irrévocablement. Le passé, comme une mer lasse, venait mourir aux pieds de cette image de vierge dont le regard avait pris, du fond de son être, son enfance lointaine et la faisait refleurir d'une floraison plus belle. Le peu qui en demeurait attaché à son esprit était ainsi qu'une souillure. Une pudeur lui fit éprouver un besoin de s'en laver, de ne reparaître aux yeux d'Hélène que purifié.

Entrant dans la salle du Café, il écrivit à son amie une lettre de rupture, qu'un chèque confirma.

Et ce fut une douceur nouvelle, comme d'un sacrifice accompli pour la jeune fille, comme d'une première preuve d'amour qu'il lui donnait sans qu'elle le sût et par où commençait de s'établir entre elle et lui un lien qui serait indestructible.

IV

Davray, après dîner, fut introduit dans le salon.

Hélène, avec son sourire limpide, quitta le piano, leva sur lui son beau regard de lumière.

Il achevait de saluer Mme d'Audrelles et s'inclinait devant la jeune fille, quand M. d'Audrelles, désignant un jeune homme qui se détachait à son tour du piano, présenta:

—M. de Rouvennes.

Et, mélancolique un peu, avec un sourire pourtant d'heureuse mère, Mme d'Audrelles ajouta:

—Le fiancé de ma fille!

—Le capitaine Davray, poursuivait M. d'Audrelles, achevant la présentation.

Ce fût, dans le cœur de Davray, un drame atroce, d'une seconde.

Mais Hélène déjà, avec une grâce exquise, rose un peu d'un reflet de bonheur candide, lui portait une tasse de thé.

Héroïque, il remercia et complimenta; puis, il parla des d'Armeuse.

Les fiancés, peu à peu, s'abîmèrent en leurs silences ou s'isolèrent en leurs dires puérils et doux.

Davray se retira de bonne heure; et très-triste, sentant dans la poche de son dolman la lettre à son amie, qui n'était pas partie, qui ne partirait sans doute jamais, il écouta longtemps dans son cœur, par la tiède soirée d'été, la lente agonie de son rêve d'un instant.

LA CHAPELLE

—DE LA—

Rue Jean - Goujon.

C'est un des plus beaux monuments du Paris de demain, un de ceux qui certainement seront cités dans les grands livres à estampes et aussi dans les guides étrangers; c'est un joyau de pierre, de bronzes et d'aciers ciselés, de marbres et de mosaïques, de peintures et de vieil argent, une précieuse châsse de souvenir et de prière, que construit à la mémoire des victimes de la charité M. A. Guilbert, architecte diplômé du gouvernement, inspecteur des monuments historiques.... et artiste.

Le plan d'abord dans son ensemble est d'une heureuse originalité.

Au-dessus d'une crypte, une rotonde avec l'autel, puis deux annexes latérales, conduisant par deux galeries couvertes à un chemin de croix, dont les portiques contournent un jardin en contrebas, sorte de campo-santo qui s'étend derrière la crypte et la rotonde.

La coupole est portée par quatre couples de grandes colonnes en cipolin de Suisse, marbre veiné vert et bleuâtre dont les tons se rapprochent de ceux du cipolin antique que l'on voit à Saint-Sulpice dans la chapelle de la Vierge. Les bases et les chapiteaux sont en bronze ciselé.

Le sommet de chaque groupe de colonnes est relié à la couronne de la coupole par une double côte décorée de camaïeux bleu et or, la couronne s'ouvre sur une seconde coupole peinte qu'éclairent des jours latéraux dissimulés.

A mesure que le regard s'élève, il rencontre un décor de plus en plus riche, qui se termine par une composition en pleine lumière, une Résurrection en pleine gloire.... L'artiste qui traitera cette allégorie n'est pas encore désigné, mais c'est au sculpteur Daillion que l'on a confié l'exécution d'une statue colossale de Notre Dame des Sept-Douleurs qui, derrière l'autel, du fond d'une niche de près de dix mètres de hauteur, dominera toute l'assistance, les bras ouverts, impressionnante image telle que les anciens en plaçaient de semblables dans leurs temples....

A droite et à gauche de la rotonde, les deux annexes rectangulaires sont décorées de sarcophages que gardent des anges. Le plafond de chacune d'elles est soutenu par quatre colonnes en marbre noir à larges taches blanches, grand antique des Pyrénées, dont sont faits, aux Invalides, les tombeaux de Joseph, de Duroc, de Bertrand et les colonnes torses du maître-autel de la chapelle du tombeau de l'Empereur.

A la suite des annexes, les galeries couvertes formant vestibule du chemin de croix sont traitées en salles d'inscription. C'est là que, dans la pénombre éclairée par des lampes, seront apposées, sur les parois, les plaques portant inscription des noms des victimes de l'incendie du 4 mai 1897.

Des grilles en fer forgé séparent la rotonde et les annexes de ces galeries, donnant ainsi plus de mystère au chemin de croix qui se développe au delà.

Les stations du chemin de croix sont en bas-reliefs vieil argent, incrustés dans un motif d'architecture qui les met en valeur et qu'encadrent des colonnettes en granit du Labrador, de couleur verdâtre très sombre pailletée de lamelles de mica aux reflets dorés et argentés. Le plafond du cloître que forme la série des stations est à caissons dont le motif central est la couronne d'épines. Sur le jardin, ce cloître est fermé par des vitraux.

La communauté des religieuses auxiliatrices qui auront la garde et l'entretien du monument est située en arrière et au-dessous du chemin de croix, autour du campo-santo que décore, au centre de quatre plates bandes gazonnées et fleuries, une fontaine comme celle de la cour du Mûrier de l'Ecole des beaux-arts.

La crypte prend jour sur le jardin; elle ne renferme qu'un monument funéraire, placé sous le centre de sa voûte, et un autel sur lequel, chaque matin, en présence des religieuses, seront dites des messes pour le repos des victimes de la charité.

L'édifice est somptueux et d'un style très pur dans ses moindres détails.

Mais, en dehors de ses beautés artistiques, il a été traité comme il convenait en vue de sa destination.

Il a le triple caractère du mausolée, du sanctuaire et du cloître.

Au milieu de la pénombre de la crypte, dans la retraite du chemin de croix, sous le demi-jour de la coupole et des vitraux, on sera bien pour s'entretenir avec les âmes.

NEIGE DE SOUVENIRS.

Dans la sérénité de ce ciel de mystère
Où baignent des clartés d'or et de diamant,
Sous le geste alangui du chêne solitaire
Les rêves du passé reviennent lentement.

L'ange des anciens jours vers mon âme se [penche
Avec ses yeux pensifs aux sourires défunts,
Et voici que sur moi tombe la neige blanche.
La neige des printemps frisonnants de par- [fums....

....Sous la neige des fleurs et des feuilles mou- [rantes,
Voici venir, avec leurs gestes de douceur,
Les fantômes légers aux ailes transparentes
De celles qui m'ont pris des lambeaux de mon [cœur.

Ils s'inclinent vers moi—miracle de tendresse—
Leurs doigts frêles, chargés de printaniers [lilas;
Ils effleurent mon front de leur tiède caresse
En murmurant des mots que je ne comprends [pas.

La prière d'amour s'élève vers la nue,
Aussi douce qu'un chant d'enfant à son réveil;
Puis des soupirs tremblants d'une ivresse in- [connue
Vibrent sous les lueurs du mystique soleil.

Mais l'astre va s'éteindre en les nuages roses
Sur les vierges s'étend le paisible linceul
Et rien ne reste plus que des parfums de roses:
....Comme aux temps écoulés me voici calme [et seul.

Regardant s'envoler dans le ciel de mytère
Où baignent des clartés d'or et de diamant,
Sous le geste alangui du chêne solitaire,
Les rêves du passé qui meurent lentement....

La nuit en plein midi.

Presse Associée—

Londres, 19 novembre — Il règne maintenant à Londres une température d'une douceur telle, que nous n'en avons peut-être jamais eu de semblables à cette époque de l'année.

Les jardins sont couverts de fleurs en plein épanouissement.

Mais en même temps la ville a été enveloppée d'un brouillard tellement épais, jeudi dernier, que le mouvement des chemins de fer et du commerce en a été interrompu.

On a assisté à Londres à un étrange spectacle, les piétons marchaient dans la rue avec des torches à la main, en plein midi. Il est arrivé de nombreux accidents dans les rues de Londres.

Honneurs rendus au général Kitchner.

Presse Associée

Londres, 19 novembre—La Reine Victoria fera une solennelle distribution des décorations du Soudan, au château de Windsor; elle décorera elle-même le général Kitchner, le vainqueur de Khartoum, de la grand'croix de l'Ordre du Bain.

DEFINITIONS.

L'amitié.

Médaille précieuse que le revers fait surtout apprécier.

La raison.

La boussole qui nous montre le droit chemin.

La charité.

Une messe basse qui doit être célébrée sans clochers.

Les illusions.

Provisions de route de la vie; plus le voyage avance, plus elles s'épuisent.

La mort.

Un changement de boîte.

Piano.

Animal avec ou sans queue, dont on n'obtient rien qu'en tapant dessus. (Ceux qui ont une queue sont préférables.)

Bibliophile.

Etudiant qui suit le cours de la Seine.

Un ami.

Tête de turc.

Perruque.

La légion étrangère sur les hauts plateaux.

Le silence.

La Force du sage, l'esprit du sot.

Toit.

Casquette d'une maison.

La douleur.

Le thermomètre où se lit la valeur d'un homme.

Brigalhères.

(Choses éparses.)

Suite.

Quelques heures d'un délicieux voyage à travers la frontière Pyrénéenne, agrémenté par une vue charmante sur des sites admirables au dessus de toute description, vous amènent en Espagne. Saint-Sébastien est assurément une des plus jolies villes du littoral; c'est un autre paradis terrestre qui peut rivaliser avec Biarritz par l'enchanteresse beauté de ses rives, par la pureté de son ciel idéal, par la douceur exceptionnelle de son climat, par la ceinture de jardins et de montagnes qui l'entourent des trois côtés.

Au printemps surtout, alors que partout, sous la poussée de la sève printannière, les bourgeons craquent de toutes parts, qu'autour de vous voltige comme une senteur de renouveau, que la nature pousse son éternel hosanna de jeunesse, qu'il fait donc bon savourer cette féerie du paysage matinal. Peu à peu, le soleil boit le brouillard et découvre à l'œil ébloui une vue adorable sur la mer. Au dessous des prairies mamelonnées, dans un encadrement de hêtres, de chênes et de frênes, la mer, ruisselante de clarté, s'étend à perte de vue; une tendre nuance azurée en colore la surface tranquille, tandis que de lointaines gazes, d'un gris argenté, en masquent encore la profondeur. Des houles de buées opalines rampent au long des côtes et en submergent la base; mais les cimes surgissent en plein soleil, et les hauts sommets des montagnes se détachent, baignés d'une lumière mauve. Des mouettes blanches planent dans le ciel bleu, et des voiles blanches courent sur la mer qui s'azure à chaque instant d'avantage.

Les verdures trempant presque dans le flot, cette large nappe cerulléenne, cette ville sortant de la brume, ce divin mariage des arbres, du ciel et de la mer, c'est beau comme le plus beau rêve! Et, à cette heure même, alors que ma plume court sur cette feuille, comme ma pensée se reporte, avec bonheur, d'un seul coup d'aile, vers ces heures bénies à jamais disparues! Comme je revis le charme de cette époque heureuse, où j'avais vingt ans de moins sur mes épaules et du bonheur plein dans mon cœur!

C'est un peuple étrange que le peuple Espagnol. Sa physionomie mérite d'être étudiée avec soin. Comment se fait-il qu'une nation brave, généreuse, poussant le culte de l'hospitalité jusqu'aux extrêmes limites, puisse être aussi profondément malheureuse? Point n'est besoin d'en chercher bien loin la cause. L'ignorance, la crasseuse ignorance règne en souveraine dans les couches populaires. Les illétrés forment, hélas! la très grande majorité de la population. Il arrive, dès lors, qu'elle est livrée au despotisme d'une aristocratie insolente, et de traineurs de sabre arrogants. De là, toutes les calamités qui, les unes après les autres, désolent ce pauvre pays. L'Espagne se meurt d'une maladie qui tue lentement mais surement les peuples; le militarisme.

Le gouvernement, on le sait, est un royaume soutenu par les nobles et par le haut clergé. Les guerres civiles ont désolé ce pays, qui, sous une administration intelligente et libérale, eût pu vivre de la vie libre des peuples heureux: elle eût pu retrouver quelque chose de sa grandeur passée, car la situation géographique de l'Espagne la destinerait naturellement à être une grande nation. Il y a déjà beau temps que l'insurrection faillit mettre sur le trône d'Espagne le prétendant don Carlos. Après des alternatives de succès et de revers, les carlistes furent refoulés sur la frontière française, qu'ils traversèrent, après avoir déposé les armes.

Le suffrage universel existe en Espagne, mais quel suffrage! Jugez-en. Les candidats n'exposent pas des programmes dans les coins des rues. L'affichage bruyant et tapageur n'existe pas. On pose sa candidature appuyée par le gouvernement, si le candidat est ministériel, par les comices électoraux, si on est de l'opposition. Les comités politiques sont très bien organisés. Il y en a jusque dans le plus petit village. Carlistes, conservateurs, démocrates et républicains ont tous leurs organisations.

Le suffrage universel dans un pays comme l'Espagne, où, d'après les renseignements qui m'ont été donnés, il y a au moins douze millions d'habitants ne sachant ni lire ni écrire, se prête admirablement aux élections payées. Le mot est dur, mais il est exact. Ainsi on a vu des départements où le gouvernement avait tous les éléments nécessaires pour y faire triompher ses candidats, devenir la conquête d'un particulier pouvant dépenser une petite fortune. On connait des richards qui ont payé leur élection soixante mille, cent mille francs.

L'argent est le nerf de la guerre, et on connait la phrase du sage: *"Pecunius obediunt omnia."* Donc, pas d'affichage, pas de promesses collés aux murs; les candidats qui doivent batailler parcourent la contrée, font des discours; les autres, ceux qui prendront le nom de candidats officiels, savent que le ministère travaillera pour eux, et la plupart du temps, ne se déplacent pas. Il y a, en Espagne, ce que l'on appelle le député *cunero*, c'est à dire celui qui n'est pas du pays qu'il va représenter, qui n'y a jamais été, qui ne connait pas un seul électeur! Imposé par le Préfet qui a reçu une liste officielle des mains du ministre de l'intérieur, le candidat *cunero* se laisse faire. On le voit, c'est fort commode. Les députés espagnols ont point d'appointements, et c'est pour cela que les électeurs préferent,—politique à part,—un candidat riche à un candidat pauvre, car il est évident qu'un député sans fortune, devant passer toute l'année à Madrid, doit avoir des tentations qu'il est sage d'éviter. On vote comme en France. Les comices sont convoqués dix jours avant les élections. Dans les petites villes le maire procède aux élections. Dans les grandes villes, on divise la localité en sections présidées par les maires du quartier ou d'arrondissement. Chaque bureau électoral a un mandataire nommé par les électeurs pour controler la procédure. Les élections durent trois jours. Le premier est destiné à voter le bureau, et c'est une chose très importante, puisque l'élection des controleurs indique déjà quel est le parti qui va tenir la corde. Le second jour on vote. Le troisième, on fait le dépouillement.

Les électeurs votent isolément, un par un, bien détachés. Ils approchent du bureau, donnent leurs noms et qualités, et confient au président leur bulletin de vote, plié en quatre pour qu'on ne puisse pas lire le nom qui y est inscrit. Le président dépose le bulletin dans l'urne, et un autre électeur passe.

Dans les grandes villes, l'urne est en bois ou en métal, n'ayant pas d'autre usage, mais dans les campagnes, on se sert de toute espèce de bibelots, un *puchero*, une *olla*, et quelquefois, quand les passions politiques sont trop excitées, ou que l'argent du candidat a fait verser le vin à flots, il n'est pas rare de voir le *puchero* en l'air, mis en morceaux et finir l'opération électorale à coups de couteau. Dans le Midi de l'Espagne surtout, la gendarmerie a souvent besoin d'intervenir, et les petits bureaux de village deviennent des champs de bataille.

Heureusement, depuis quelques années, les électeurs, fatigués de la politique, et persuadés que, plus ça change, plus c'est la même chose, sont devenus assez philosophes, et les élections se passent bien dans la meilleure des Espagnes possibles.

YAN DE LESCA.

A suivre.